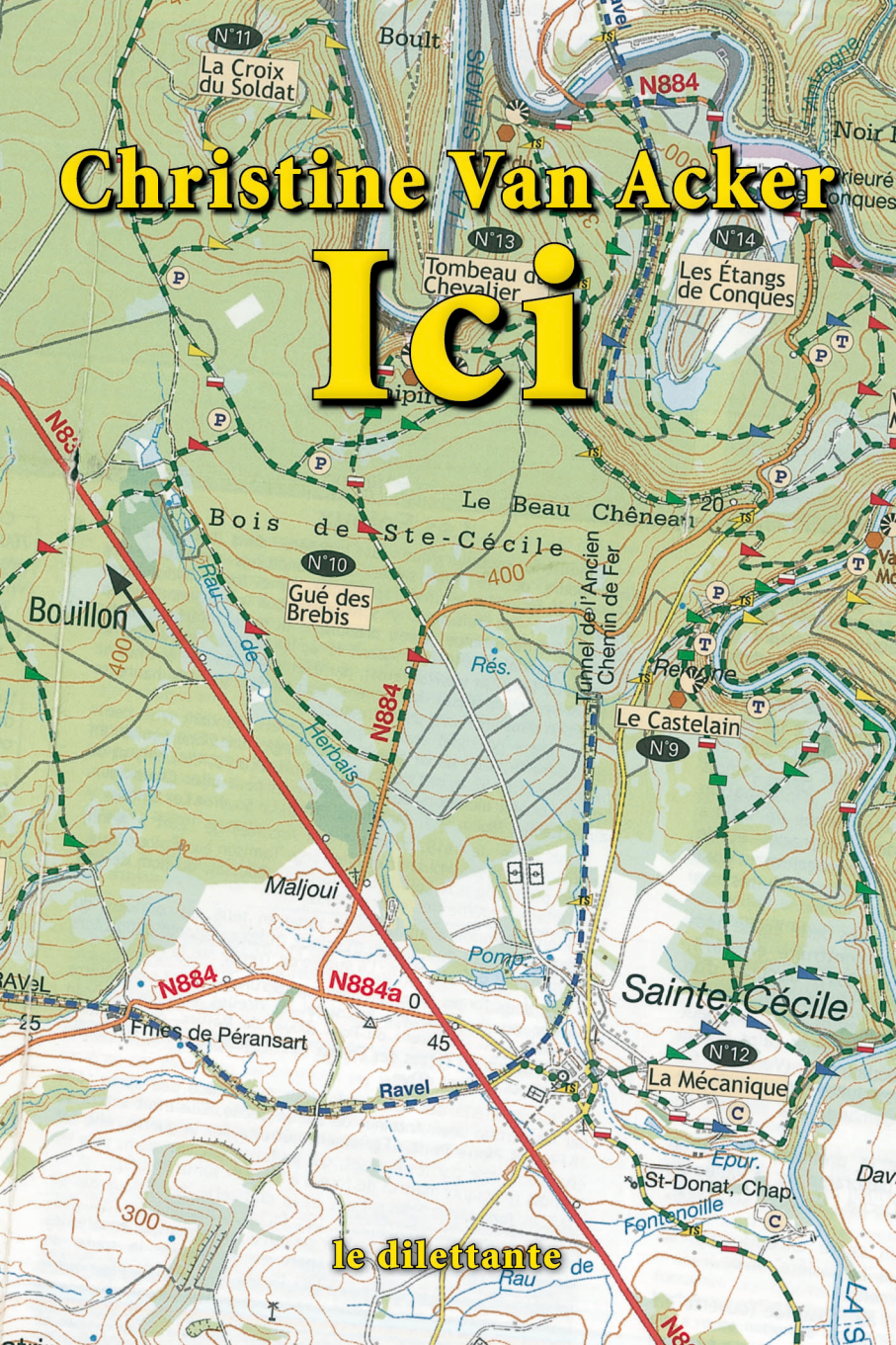


Christine Van Acker

Ici



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

Vilain crapaud cherche jolie grenouille,
roman jeunesse, éd. Mijade, 2013

Poète à mi-temps,
poésie, éd. Les Carnets du Dessert de Lune, 2013

La Concordance du temps,
poème dramatique, éd. Esperluète, 2012

N'en-a-qu'un en Très-Haute-Prudence,
gaudriole, éd. Chemin de fer, 2012

Où sommes-nous ?,
nouvelles, éd. Luce Wilquin, 2010

La Dernière Pierre,
poésie, éd. Les Carnets du Dessert de Lune, 2009

Bateau-ciseaux,
récit, éd. Esperluète, 2007

Domiciliés à bord,
témoignages de bateliers, éd. Quorum, 1994

Christine Van Acker

Ici

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

En couverture : carte IGN, reproduite avec l'autorisation de la
Maison du Tourisme du Pays de la Semois entre Ardenne et Gaume.

© le dilettante, 2014

ISBN 978-2-84263-804-7

Avant-propos

C'était lors d'un été pourri dans le Vaucluse. Pierre Autin-Grenier recevait la visite d'un journaliste responsable d'une rubrique littéraire. Très inspiré par les perturbations atmosphériques qui l'empêchaient de s'occuper de son jardin, il lui avait déclaré qu'il écrivait parce qu'il s'emmerdait à la campagne. Au vu de la pléthore de ses nouvelles publications reçues depuis lors, je constate que notre ami Pierre ne semble pas avoir cessé de s'emmerder, ni la pluie de tomber sur Carpentras. Son ennui serait-il devenu graduellement plus important au contact multivitaminé de sa substance verbale, responsable d'une accoutumance

préjudiciable à son organisme d'auteur? Écrire toujours plus pour s'emmerder un peu moins?

J'ai beaucoup apprécié la compagnie de cet homme à l'époque où son lectorat n'était constitué que de quelques proches ou de son boucher en congé maladie. Alité, il tournait comme il le pouvait les pages du temps, faute d'objet plus tranchant pour tailler dans le vif du sujet animal. Pourquoi, dès lors, ne pas ouvrir à mains nues le dernier livre de l'un de ses fidèles clients?

Pierre entretient un très bel espace arboré qui pourrait donner l'illusion qu'il vit en pleine cambrousse, sorte d'îlot préservé dans une petite commune de gens sans histoires. Ou, plus exactement, de gens qui ont oublié les leçons de l'histoire, dont ces quelques désagréments et effets secondaires de la peste brune lors de la dernière guerre. Aujourd'hui, elle revient s'asseoir sur leurs genoux, tout écœurante de sucre et de miel rance, prête à sortir le dard au prochain jour du désordre nouveau. Pierre, il n'aime pas trop ça. Pour sortir de chez

lui, il choisit d'aller s'oxygéner à quelques heures de là, dans les bistrots d'une belle et grande ville française, là où le bourgogne aligoté vit en bonne intelligence avec le gros rouge d'à côté, la limonade d'en face avec le champagne du fond.

J'étais chez lui au mois de juin, l'année dernière, à 824 kilomètres d'Ici, dont 682 sur voies rapides en Provence-Alpes-Côte d'Azur. À l'occasion de mon absence, la Belgique affichait un soleil ironique tandis que le Vaucluse enfilait un pull de plus. Je pensais à l'un de mes compatriotes expatriés à l'année au pays de l'andouillette, à cet autre en villégiature dans celui du foie gras, tous deux flirtant crapuleusement avec leur feu ouvert, attendant que ça se remette à l'endroit. Le dérèglement climatique les forcerait-il à descendre plus bas, voire à revenir sur leurs pas, la mine pâle et la queue basse ?

Nous qui avons pris la grande décision de quitter la capitale depuis une dizaine d'années, en quête de plus vertes pâtures, nous opinons du chef : pour qui sait y faire, la campagne réunit les conditions favorables à l'épanouissement d'un bel ennui.

Quand je ne me sentais pas bien, ma mère me disait, distraitement, tout en continuant à faire glisser le fer à repasser sur les chemises de mon père : « C'est une idée. » La pattemouille fumante, elle ajoutait : « Ça va passer. »

L'ennui passe, oui. Il repasse aussi. Il s'attarde. Il s'enracine. Il ondule sous vos pieds. Il rechigne à rentrer dans les plis. Il cherche à vous chiffonner la matière grise. Autant l'accepter d'entrée de jeu, s'y laisser tomber, abandonner le vertige à d'autres. Il se penche sur nous depuis le berceau. Il fait ses premiers pas avec nous. Il entre dans le lit de nos amours. Il pose ses fesses sur le bord de nos bureaux. Il avale notre fumée. Il tient bien notre alcool. Il attend, patient, le moment propice pour nous engloutir dans sa vilaine grande gueule de croque-vie.

Ainsi, cet ami parisien, venu nous rendre visite l'été dernier – encore un été pourri –, cet ami soudainement reparti comme il était arrivé, oubliant son bâton de marche nordique, ses nouvelles bottines, ses semelles crantées de quatre millimètres en caoutchouc lui assurant une marche confortable, sa veste flambant

chère conçue « pour répondre aux exigences des férus d'aventure, résistante aux conditions extrêmes prolongées ». Harnaché dans les règles de l'art consumériste, notre invité n'a toutefois pas osé déposer le pied plus loin que la route assurée, ni porter son poids dans le précipice de l'ennui. Il n'a pas supporté l'idée de se retrouver seul à seul avec cette chose qui aurait pu émerger impunément de ses fonds abyssaux, cet animal libre et nu. L'ennui, c'est bien connu, est, depuis toujours, un excellent lubrifiant pour les verrous des trappes qui nous préservent de nos grandes profondeurs.

Notre citadin a rejoint son agenda bouclé pour deux ans; il s'est senti bien sur la ligne 4 Porte d'Orléans-Porte de Clignancourt; il a repris le cycle des activités intéressantes, des expos à visiter, des performances à découvrir, des projections art et essai à visionner. Face à la profusion, il s'est dit qu'il n'y arriverait jamais. En épluchant sa belle jonagold rouge à étiquette dorée – alors que nous sortons de chez l'ostéopathe après nous être cassé le dos en

ramassant une tonne de rambours non calibrées –, il s'est mis à songer à nous, nous qui devons parcourir cent kilomètres pour un spectacle de seconde zone (cette pensée n'engage que lui). À l'évidence, il était trop gâté par sa ville ; un prochain séjour à la campagne, dans quelques mois, lui remettrait les idées en place. Pour lors, et par la seule évocation de sa consonance verte, il s'est promis une promenade dominicale à Fontenay-sous-Bois.

Nous qui écrivons à la campagne, nous sautons dans l'ennui à pieds joints, sans exaltation, sans forfanterie ; nous sommes au cœur de sa gravité.

Écrire pour conjurer l'ennui ? Les écrivains ne parviendront donc jamais à se satisfaire de ce qu'on leur sert ? Toujours à creuser plus profond, là où ça résiste, où c'est inculte, aride, caillouteux. Toujours à vouloir ce qui ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval, ni sous le soc des charrues ? Obstinsés, ils grattent dans leurs intérieurs, eux-mêmes terrains de

leurs cultures saisonnières, le soleil et la pluie n’y pouvant rien. Quand rien ne pousse, ils attendent que ça passe. Ce qui viendra ensuite? Comestible ou non? Ils ne tiennent pas à le savoir.

Je dédie cet opuscule à l’ami Pierre et à Aline, sa compagne. Ils pourront à loisir y piocher l’une ou l’autre astuce pour – qui sait – ne plus s’emmerder à la campagne. Pierre parviendra – peut-être – à se débarrasser de cette sale manie d’écrire qui l’envoie noircir des pages, seul, dans son bureau, au lieu de s’installer pépère sous l’auvent de sa terrasse et, sans tenir compte du temps qui passe ni de la pluie qui continue de tomber, se plonger l’eau des yeux dans le défilé d’un troupeau d’escargots.

*Ce n'est pas un petit coin de monde qui
emprisonne et où l'on se sent à l'étroit.
Mais un pays où l'on s'ancre dans une
immensité intime.*

Jean-Philippe Pierron,
Les Rêveries de Gaston Bachelard

Les gens d'Ici

Nous rencontrons Ici certains individus qui s'excusent avec une honte feinte de n'être jamais allés plus loin que la petite ville d'à côté, ainsi leurs parents, ainsi leurs grands-parents. Aucune miette de regret dans leurs propos, mais tout de même ce petit quelque chose de pas très net dans la posture, cette tête rentrée dans des épaules sur un dos voûté, l'allure grave des buveurs de bière, le ventre forteresse, les lèvres pincées sur un mégot en berne, la braguette qu'on ne prend plus la peine de fermer, les mêmes godillots à arpenter les mêmes ruelles depuis des lustres. Si nous pouvions actionner la manivelle de leur temps quelques tours à l'envers, nous finirions bien par leur découvrir un ancêtre marcheur, un

pisteur de gibier, ou un homme en fuite, pour aboutir Ici. Viendraient ensuite, la terre à défricher, la maison à construire, les animaux à enclore. À cette époque, la notion de « s'emmerder à la campagne » ne devait pas, je pense, être encore au goût du jour ; plutôt que de mourir d'ennui, on mourait à la tâche.

Celui-ci me parle du temps où, pour un seul village, de nombreux bistrots jalonnaient le trajet de retour des ouvriers et des fermiers ; une époque où les commerces fleurissaient : bourrelleries, chapelleries, relais de la malle-poste, carrosseries, boulangeries, boucheries, épiceries... Un temps où le train prenait encore la peine de passer et de s'arrêter par Ici, où le tramway permettait de rejoindre les autres bourgs. J'imagine les allées et venues de chacun aux mêmes heures, les évitements planifiés, les rencontres espérées ; les nouvelles circulaient plus vite sans doute. Nous étions dans une société où personne n'avait le projet de *renforcer les liens sociaux et intergénérationnels dans un souci de cohésion sociale*. L'ennui était en vente libre pour qui en avait les moyens, tapi sur les comptoirs, grimpé dans les rayonnages entre la boîte de petits pois Marie Thumas et les seaux de

savon noir. Avant qu'il n'aille s'installer dans les poches des jeunes hommes, le ministère de la Défense leur donnait un ticket pour le front, une arme pour occuper leurs mains. Les jeunes filles et les épouses reprenaient le labeur des hommes, ne relâchaient pas leurs ouvrages de dames le soir, tandis que Rina Ketty chantait dans le poste « J'attendrai le jour et la nuit, j'attendrai toujours ton retour. »

Une femme seule

Quand elle est arrivée Ici, France était déjà célibataire. Trente ans ont passé, la femme continue à vivre seule dans sa petite maison, ne demandant rien à personne.

Dans les premiers temps de son installation, elle s'était rapidement liée d'amitié avec Jacqueline, sa voisine de gauche. À chacun de ses départs, le mari, à l'étranger pour affaires, laissait sa femme seule avec leurs deux enfants. France n'avait pas de voiture. Par commodité, les deux femmes sortaient faire leurs courses ensemble avec la Peugeot de Jacqueline. Elles se rendaient de petits services, prenaient du temps chaque dimanche après-midi pour boire une jatte de café, bavardaient de choses et d'autres. Jacqueline avait surnommé sa nouvelle amie « France Dimanche ».

Au bout de quelques mois, le mari de Jacqueline opta pour un travail qui lui permettrait de rentrer chaque soir à la maison et de passer le week-end avec sa famille. Sans préavis, Jacqueline refusa sa porte à la célibataire, le dimanche et les autres jours aussi.

Dans les semaines qui suivirent, France avait fait la connaissance d'Agnès, à quelques numéros de chez elle. Agnès restait souvent seule à la maison pendant que son mari travaillait à l'usine, de l'autre côté de la frontière. France n'avait toujours pas de voiture. Elles s'arrangeaient pour faire les courses ensemble avec la Fiat d'Agnès. Elles buvaient leur café noir avec un spéculoos, parlaient de tout et de rien.

Un jour, Agnès n'est pas venue ouvrir sa porte. France n'a pas insisté. Sa solitude, dans sa lucidité, avait au moins l'avantage d'être riche d'enseignements.

France est franche; elle a le verbe fleuri. Quand il était là, elle s'entendait bien avec Hubert, le mari de Jacqueline. Ils se racontaient des flauves*, se chamaillaient gentiment; on

* Des histoires drôles.

aurait presque pu dire qu'ils étaient « entre hommes ». Ça n'a pas plu à l'épouse.

Avec André, le mari d'Agnès, France partageait son intérêt pour la botanique. Un jour, elle lui avait montré une orchidée poussée dans le talus, juste derrière chez elle. Ça n'a pas plu à madame.

Les poules, Ici, gardent bien leurs coqs à l'abri des autres poules libres, sans l'enclos du mariage.

Pour les courses, France prendrait le bus.